Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 34 (1966)
Heft: 1

Artikel: Nouvelles confessions
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567421

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouvelles Confessions

N'en déplaise aux mauvaises langues: nous avons fait bon ménage jusqu'à l'âge de 21 ans ma virginité et moi, si bon ménage, que sa gracieuse compagnie ne me fut jusqu'alors nullement importune. Au contraire. Et je n'étais pas chaste seulement de moeurs, mais également de pensées, de paroles, de tout. Et pourtant je n'ignorais rien de l'amour grâce à nos animaux domestiques, ou du moins je croyais ne rien en ignorer; et malgré ma «science», l'amour ne me tourmentait ni jour ni nuit. «Heureux mortel!», penserez-vous peut-être? J'y songeais bien parfois, en passant, comme on songe à la mort très lointaine. Mais j'aurais pu prononcer des voeux monastiques sans crainte de tomber en tentation; et Dieu sait si j'aurais fait des heureuses autour de moi, en prononçant de tels voeux. Cela se passait entre les deux dernières guerres. J'habitais la campagne et vivais, seul de mon sexe, dans un milieu de femmes âgées, mes trois tantes, les trois mères de l'orphelin que j'étais depuis l'enfance. Toutes mes pensées, parfumées des vertus ambiantes, étaient couleur du voile de la Vierge. J'aurais cru pécher mortellement contre le Ciel, si j'avais péché à deux. Car à un, et de la main seulement, j'avoue qu'il m'était arrivé de succomber, comme tout un chacun. Mais chose curieuse, en «succombant», je pensais intensément à des garçons, non à des filles, ce que je trouvais drôle, mais pas anormal. Je vivotais tranquillement, indifférent aux préférences de mes désirs charnels naissants, J'étais heureux des bénédictions et fier des louanges qui pleuvaient sur ma tête, tant mon entourage féminin était sensible à mon innocence champêtre (Unschuld vom Lande). J'aimais et admirais mes tantes, dont je m'étonnais cependant que, elles si laides, on dît qu'elles appartenaient au »beau sexe». Le sexe d'en face me paraissait bien plus beau. A commencer par le jeune journalier qui venait chaque semaine sarcler nos plates-bandes et tondre nos gazons. De ma fenêtre, je détaillais d'un oeil gourmand la preuve de sa virilité, fidèlement moulée dans un bleu de travail collant; et lui, qui voyait de loin mon manège, mettait exprès en valeur la marque de ce qu'il savait tant me plaire. Je l'en récompensais d'une plaque de chocolat que je glissais dans la poche de sa veste, jetée sur l'herbe. Mais ce n'était-là que des miettes de bonheur. Ma virginité s'étiolait à fleurir contre-nature dans cette atmosphère tout ensemble céleste et infernale; je remarquais ce dépérissement et m'en désolais, mais je n'y changeais rien, par ignorance d'autre chose. Car il avait été entendu par ces dames, qui décidaient de tout pour moi, que je me présenterais pur au mariage et digne de la vierge qu'on me destinait en cachette. Pauvre petite vierge inconnue: si elle s'était doutée du fiancé qu'on lui réservait!

Sur ces entrefaits, et à la suite d'un rhume des foins particulièrement tenace qui préoccupait notre médecin de famille, je fus invité par des amies de mes tantes à passer un mois de convalescence sur la Côte d'Azur, dans une villa baptisée «Mas», pour faire plus provençal. La maison était petite; on ne pouvait inviter qu'une personne à la fois; aucune de ces dames ne pouvait donc m'accompagner. Aussi avaient-

elles beaucoup hésité à me laisser partir seul se doutant bien des dangers qu'allait courir ma fameuse virginité sans méfiance. Elles finirent cependant par se rendre aux sages conseils de notre directeur de conscience mutuel, qui fait chez nous la pluie et le beau temps. Il leur parla raison et leur rappela mon âge, auquel d'habitude les jeunes gens sont mariés et souvent déjà pères de famille. — «Père de famille, notre petit Bob! quelle horreur!» Nous nous empressâmes, l'abbé et moi, de tranquilliser ces saintes filles; en plus, je fis serment solennel de rentrer au foyer, nimbé de la même auréole de pureté qu'au départ, serment prononcé bien à la légère, comme on verra dans la suite. Car c'est toujours imprudent pour un innocent de partir seul à l'aventure, de s'éloigner trop du cocon protecteur de la famille.

Je quittai donc un beau soir d'été notre village enfoui sous les lilas, lesté d'une lourde valise pleine de sous-vêtements chauds et de lectures édifiantes. Je transpirais avant même d'avoir perdu de vue notre bonne maison à toit rouge et contrevents verts. Pour diminuer ma charge, j'eus l'audace, dès le quai de départ, de semer à tous vents la foison de bons conseils et d'utiles recommandations dont on m'avait bourré la tête. Quant aux douze ou quinze «Vies de Saints» que j'emportais, je les distribuai au cours du voyage sur tous les porte-bagages du wagon. Primum vivere, pensais-je un peu étourdiment. J'était monté dans ma voiture avec l'importance d'un astronaute entrant dans sa fusée lunaire; mes pensées, plus rapides que le convoi, me portaient sur l'aile du rêve, et j'imaginais tant de merveilles, que rien ne pouvait plus m'étonner ni rien me sembler impossible. J'avais en poche mon billet de 1ère classe pour Hyères, où je me rendais. — «En 1ère classe, il y a moins de promiscuité», prétendait tante Bertha, «Reine Berthe» entre nous, tant elle marche la tête haute depuis qu'elle a été fiancée deux semaines à un notaire, désireux de s'établir et donc de trouver des fonds, davantage de fonds que n'en avait tante Bertha. J'avais également en poche, sur un papier plié en deux, l'horaire de mon voyage: Fribourg, Genève, Lyon, Marseille, et de là en autocar à Hyères «pour me permettre d'admirer la mer», conseillait tante Josepha, qui tape du piano de son mieux et joue précisément «La Mer» de Débussy. Je ne devais pas toucher avant Valence au sac de provisions de route glissé dans mon bagage, «afin que mon estomac se fût bien habitué aux trépidations du train», avait ordonné tante Véronica, qui se croit des lumières en médecine parce que chaque année, en blouse blanche et bonnet d'infirmière, elle vend des insignes de la Croix-Rouge dans nos rues. Aujourd'hui encore, après trente ans et plus, quand je repense à ce fameux voyage, je m'étonne que de l'imprévu ait fini par se glisser dans le programme de feu mes tantes, qui croyaient avoir tout prévu, même l'imprévu d'une mauvaise rencontre sur le trottoir. N'avaient-elles pas mis tout un évêché sens dessus dessous, pour qu'un curé de Marseille vînt m'attendre à la Gare St. Charles, et ne me quittât plus des yeux avant que l'autocar de la Côte d'Azur n'eût lui-même quitté la Canebière?

BICHON (à suivre)